

Témoins miniers des temps modernes

Le site du Bois du Cazier conserve la mémoire de la catastrophe de 1956, des hommes et de l'immigration



Le Grand-Hornu, à Mons, Bois-du-Luc, à La Louvière, le Bois du Cazier, à Marcinelle et Blegny-Mine, à Liège, sont les quatre lieux repris depuis 2012 par l'Unesco

comme Patrimoine mondial.

Jean-Louis Delaet, directeur du site du Bois du Cazier, nous raconte l'épopée qui a conduit à cette inscription. "Au-delà de ce lieu, l'Unesco a voulu montrer l'importance du rôle joué par les Wallons dans l'histoire de la mine de charbon dans le monde entier : on les a retrouvés dans les charbonnages en Ukraine, en Russie, aux États-Unis ou au Congo par exemple. Mais cette reconnaissance par l'Unesco l'est aussi pour ce lieu de confluence que fut la Wallonie pour ces Italiens, Polonais, Grecs, Espagnols, Marocains, Turcs, mais aussi les prisonniers de guerre allemands ou ces Hongrois et Ukrainiens qui ne voulaient pas rentrer dans leur pays passés sous le joug communiste."

Le Bois du Cazier raconte cette immigration née, pour ce qui concerne les Italiens, après l'accord italo-belge de 1946. "Dix ans plus tard, le 8 août 1956, la

catastrophe minière qui se déroula ici a fait entrer les Italiens de Belgique dans l'histoire de notre pays."

L'accident dû à des étrincelles provoquées par un wagonnet mal engagé dans l'ascenseur s'est déroulé à 975 mètres de profondeur. Il fit 262 victimes dont 136 Italiens, principalement originaires des Abruzzes. "On notait aussi la disparition de 95 Belges dont 30 Flamands tous originaires du nord-est du Brabant, le village de Be-

tekom plus particulièrement."

À la suite de ce drame, la Commission européenne du charbon et de l'acier, ancêtre de l'Union européenne, mit en place la première législation de protection au travail. Elle décréta également en 1958 la fermeture des charbonnages wal-

lons, devenus trop coûteux. "Les galeries étaient situées à plus de 1000 mètres de profondeur. Il fallait agrandir les puits et construire de nouvelles machines."

Le Bois du Cazier propose aussi un Musée de l'Industrie, présentant les aspects sociaux depuis la Révolution industrielle dans la sidérurgie... ainsi

qu'un musée du Verre.

Plusieurs expositions temporaires sont organisées au BDC: celle consacrée au peintre chinois Lin Xiang Xiong entre l'Orient et l'Occident se déroule jusqu'au 6 septembre. Ensuite, Wow is Now : objets innovants d'aujourd'hui et de demain, démon-

tre qu'"il faut conserver l'industrie en Europe", conclut Jean-Louis Delaet. "Cette exposition qui se fait en collaboration avec Tempora et l'Aluminium s'adresse aussi aux écoles en expliquant que les métiers techniques et scientifiques font partie de nos gênes. En cela, le Bois du Cazier revendique plus que jamais qu'il est un lieu de conscience et de mémoire", que 45.000 visiteurs fréquentent annuellement.

Ferné depuis 1967 (des grèves menées par Angelo Galvan, dit Le Renard du Cazier en raison du courage exceptionnel dont fit preuve ce portion pour sauver des vies et fouiller les galeries en 1956, prolongèrent l'ouverture de la mine deux ans de plus), le site était à l'abandon et vandalisé en 1998 quand la Région wallonne le racheta et entreprit son sauvetage pour en faire un témoin.

"Le matériel d'extraction, le ventilateur et le compresseur proviennent d'autres sites que celui du Bois du Cazier", conclut Monsieur Delaet.



▲ Blegny-Mine conserve le savoir-faire technique des mines tandis que le site du Bois du Cazier conserve le souvenir des hommes et de l'immigration. *VER/JEAN-LUC DEBU PHOTO (A. VILCHU)*

BLEGNY, UNE MINE AU FIRMAMENT

L'ancienne mine de charbon du nord-est de Liège est la dernière où le public peut descendre dans les entrailles de la terre

Pour se faire une idée exacte de ce qu'a pu être l'éprouvant métier de mineur – aussi dange-reux que mal payé – Blegny-Mine est l'une des quatre authentiques mines de charbon d'Europe dont les galeries souterraines sont accessibles aux visiteurs via le puits d'origine. Situées à -30 et -60 mètres, elles permettent une découverte complète du processus d'ex-

traction du charbon.

Ce charbonnage fut le dernier du bassin lié-geois, il arrêta ses activités commerciales et industrielles en 1980 pour ensuite s'ouvrir au public comme espace touristique. Il comprend deux puits pour assurer la ventilation des galeries qui étaient ici sur 8 étages descendant jusqu'à la profondeur de 530 m.

À noter que dans le bassin de Charleroi, le dernier site d'exploitation fut le charbonnage du Roton, à Farciennes, qui ferma en 1984. Comme au site du Bois du Cazier (où l'on ne descend plus par contre), d'anciens mineurs sont présents et se chargent d'expliquer ces métiers d'une pénibilité extrême. Les visiteurs auront donc l'occasion de voir des installations datant de l'immédiat après-guerre mais aussi de plus anciennes, remontant au 19^e siècle. Outre les puits n°1 et Marie sur le site même, d'autres puits sont toujours visibles dans la vallée de la Julienne. À noter enfin les dossiers pédagogiques et visites destinées aux écoles.

Tout un village ouvrier classé

L'Écomusée du Bois-du-Luc vous fait découvrir ce que fut la vie dans le charbonnage et dans la cité ouvrière

Le charbonnage et la cité ouvrière de Bois-du-Luc constituent un tout au sein d'un écomusée, constitué en cinq zones géographiques aux vocations industrielles, techniques et sociales bien affirmées, toutes en lien direct avec l'exploitation minière. En tout, ce sont 22 éléments ou ensembles bâtis répertoriés, dont la majorité a été construite entre 1838 et 1909.

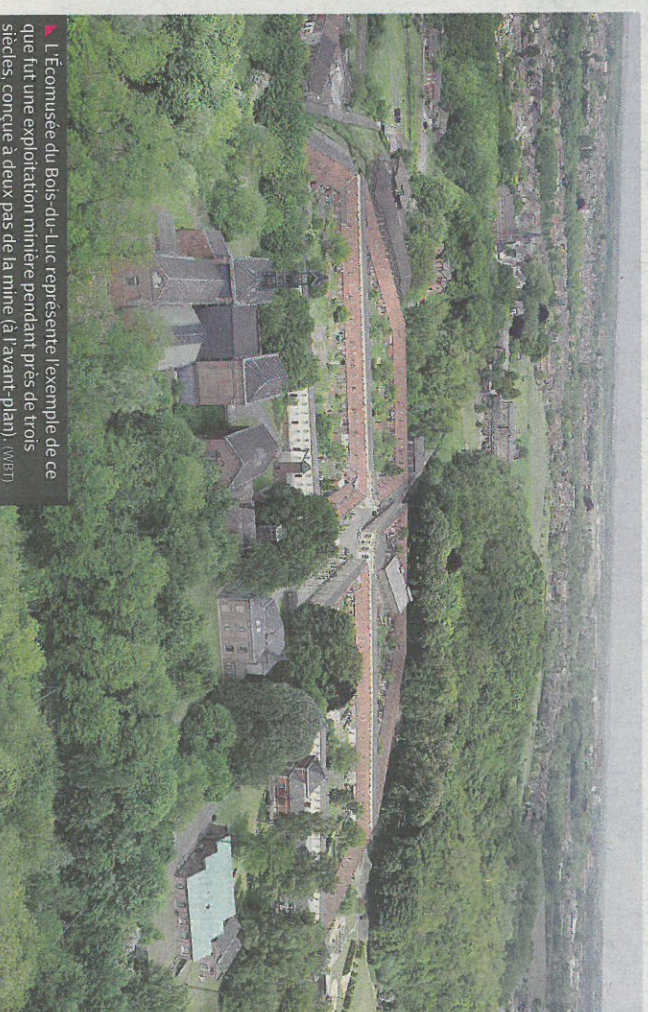
Le charbonnage est l'un des plus anciens d'Europe (fin du XVII^e siècle). Un cartouche sur le fronton de la façade principale porte d'ailleurs le millésime 1685. La fermeture du charbonnage eut lieu en 1973. Depuis, la cité a connu deux chantiers de rénovation.

Bois-du-Luc illustre la dimension industrielle, urbaine et sociale du patrimoine houiller wallon dans sa période classique. Il comprend notamment de nombreux vestiges techniques propres à l'histoire des charbonnages.

Lors de votre visite, l'ensemble du village ouvrier est arpenté, du bureau du Directeur à la Fosse Saint-Ermanuel. Une authentique maison de la cité ouvrière est visitée et tous les aspects de la vie sociale et du fonctionnement paternaliste développé par la société du charbonnage sont explorés au rythme de la balade. Créé en 1983, ce premier écomusée belge prenait donc ses quartiers dans les anciens bureaux de la Société des Charbonnages du Bois-du-Luc. Sa mission repose sur la participation citoyenne. L'écomusée se tourne vers le sauve-

tage, la valorisation et la transmission de la mémoire industrielle au sens large du terme qui imprègne le territoire du Centre, ancien bassin industriel. Tous les secteurs industriels (verreries, métallurgies, entreprises de construction ferroviaire...) gravitant autour des charbonnages, toutes les catégories professionnelles (de l'ouvrier au directeur), toutes les dimensions de la vie sociale et toutes les formes de supports de témoignages (matériels et immatériels en ce compris les récits de travailleurs, le savoir-faire, le folklore) intéressent l'écomusée.

Ce qui fait du Bois-du-Luc un écomusée, c'est que la visite n'est pas circonscrite à quelques salles mais comprend les ateliers, les bureaux, la fosse, la cité, l'hospice, les terrils, le parc...



▼ L'Écomusée du Bois-du-Luc représente l'exemple de ce que fut une exploitation minière pendant près de trois siècles, conçue à deux pas de la mine (à l'avant-plan). (WBT)

tout un ensemble qui continue à vivre, à assumer d'autres usages non muséaux.

Ici, à l'aube de la Révolution industrielle, a été conçu un modèle complet de village industriel : le *all-inclusive* charbonnier. C'est en 1846 que la SCBDL ouvre la Fosse Saint-Emmanuel. C'est là que vous découvrirez les rouages du fonctionnement d'un charbonnage, les mutations technologiques, les dangers qui guettent le mineur, les conditions de travail de ces Gueules noires.

Au cours de la visite, vous ferez halte sous les portes à guillemets, redoutables donjons bâtis à la suite d'une importante grève, qui trouble le XIX^e siècle, la "tranquille cité du Bois-du-Luc". Ainsi, de la cité naît un village, où les ouvriers se logent (cité), se nourrissent (épicerie, boucherie), se soignent (hospice, hôpital), se délassent (salle des fêtes, kiosque, arsenal de loisirs), s'éduquent (écoles, bibliothèque) et prient (église Sainte-Barbe) dans un microcosme emprunt de paternalisme.

UN QUATRIÈME SITE SORTI DE L'ABANDON

Le Grand-Hornu a été sauvé au début des années 80 par quelques passionnés et amoureux des lieux

Dans le prochain numéro, nous évoquerons plus le Musée de l'Architecture et du Design et le Mac's que le Grand-Hornu abrite. Nous raconterons ici l'histoire et le sauvetage dont ce site a bénéficié.

Pour l'histoire, tout commence quand Charles Sébastien Godonnesche, "fermier général des octrois de la ville et banlieues de Valenciennes", en association avec deux Borains, obtient le 19 janvier 1778, de l'abbaye de Saint-Ghislain, le droit d'exploiter les veines à charbon d'une concession s'étendant de la seigneurie de Quaragnon à celle de Bousso. Mais les difficultés s'accumulent, Godonnesche meurt et sa veuve vend en 1810 la concession à Henri De Gorge, riche commerçant lillois, qui relance la production et obtient l'extension de la concession. Le charbonnage bénéficie d'une situation géographique extraordinaire, sur un

noeud ferroviaire et en 1814, le creusement du cinquième puits l'amène sur d'excellentes couches de charbon. Dès 1816, il décide de développer un grand projet architectural qui doit comprendre une cité ouvrière modèle capable d'attirer et de retenir une main-d'œuvre très mobile à l'époque. Les architectes François Obin puis Bruno Renard sont chargés de la réalisation de cette cité. Les travaux s'achèvent par la mise en service de la fameuse salle des machines en 1831. Mais un an plus tôt, une révolte ouvrière avait sapé la santé de De Gorge qui meurt en 1832 du choléra. A ce moment, 120.000 tonnes de charbon sortent chaque année des mines qui emploient près de 1.500 personnes.

Ce sont douze éléments principaux datant de l'époque De Gorge qui ont retenu l'attention de l'Unesco lorsqu'il fut décidé d'inscrire le

Grand-Hornu au Patrimoine mondial en 2012 : la partie industrielle centrale et l'habitat ouvrier qui l'entoure datant donc de la première moitié du XIX^e siècle. L'ensemble participe aux projets utopistes des débuts de l'ère industrielle en Europe.

La cité représente un total de 450 maisons individuelles. Elles sont en alignement, à l'origine réalisées sur la base de lots par rues avec des plans types comprenant des façades identiques, chacune est dotée d'un jardin en arrière.

Fermé depuis plus de cinquante ans, le site avec ses bâtiments illustre aujourd'hui les dimensions architecturale et sociale du patrimoine houiller wallon.

Une fondation présidée par Claude Durieux fut mise en place dans les années 80 pour sauver les lieux et en assurer le développement.

"C'est probablement la quietude qui se dégageait déjà d'un Grand-Hornu en ruine qui nous a poussés un jour, Françoise Foulon, Georges Ollinger, Jean-François Escarmelle, Laurent Bursine et moi-même, à imaginer une nouvelle vie pour cet incroyable site néoclassique..."